Gâteau de circonstance

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 21

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-203405

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Des veinards !

ALORS, vous l'avez vu ?
— Qui donc ?
— Le roi d'Italie.
— Mais oui.
— Quels heureux mortels que ces journalistes ! Voyager dans les wagons-salons des chemins de fer fédéraux, loger dans les meilleurs hôtels, avoir, comme on dit, son manger et son boire francs, et, par-dessus le marché, être admis à la table de Victor-Emmanuel ou tout au moins dîner aussi royalement que lui ! Hein ! le hors-d'œuvre financière, les bécasses rôties, la truite saumonée, le pain de volailles truffé à la reine, le dindonneau, la plombière de crème noisette ! Et pour arroser tout ça, le Johannisberg, le Château-Latour, la Malvoisie flétrie, le champagne et autres jus qui vous font l'effet du bon Dieu qui vous descend dans l'estomac sur une échelle de velours ! Ah ! sacrés veinards de journalistes !
— Oui, oui, mon ami, c'est entendu, nous avons toutes les chances. Mais, voulez-vous que je vous dise quelle folle vie ont menée les reporters qui sont allés à Brigue et à Domodossola : d'abord ils ont pris aux guichets de Lausanne leur démocratique billet de troisième classe. A Brigue, ils sont descendus dans un hôtel très modeste, ce qui ne les a pas empêchés d'être quelque peu étrillés, en présence de grands diables à l'air peu avenant et qui étaient, comme nous le sûmes bientôt, des détectives royaux à l'affût des anarchistes et fabricants de bombes.
A la gare de Brigue, les journalistes ont bien été admis à voir le roi inspecter la compagnie d'honneur et à se rendre compte qu'il avait l'air bien plus abordable que quelques-uns de nos colonels. Ils ont pu aussi, par dessus des massifs de verdure, jeter de furtifs coups-d'œil sur lui, tandis qu'il déjeunait en face du président de la Confédération. Mais pour obtenir ces inappréciables faveurs, ils ont dû se passer de casser une croûte à l'heure où les honnêtes gens se mettent à table ; car, s'ils avaient eu le malheur de s'éloigner de la gare, ils n'auraient pu y rentrer qu'au risque d'avoir la poitrine trouée d'un coup de baïonnette ou la tête fendue d'un coup de sabre. L'un d'eux, stoïquement, a vécu toute la journée d'une pincée de tablettes au chocolat !
On avait délivré aux « heureux mortels » des laisser-passer portant la signature du président Forrer. En lisant ce nom, les factionnaires portaient instinctivement la main au képi, mais ils ne laissaient passer les journalistes que lorsqu'ils les voyaient escortés par la gendarmerie et par les fonctionnaires du parquet de la Confédération. Quelques-uns de ces farouches gardes ont dû se demander sans doute pourquoi on ne nous avait pas menottés.
Ce fut, comme vous le voyez, une partie charmante ! Et les policiers toute la journée, avec des mines de bourgeois qui prennent des airs détachés, mais qui ne vous quittent pas du coin de l'œil ! Il semblaient en vouloir particulièrement au *Conteur vaudois*, qu'ils ne lisent pas. (C'est bien humain, ça ; on se méfie toujours des gens et des choses qu'on ne connaît pas — *Réd.*) Aussi, le *Conteur* ne put-il passer en Italie, avec les reporteurs de la *Revue* et de la *Feuille d'avis*, qu'en montant avec autorité dans le fourgon du personnel, où tous trois se donnèrent pour les inspecteurs de l'affichage dans le tunnel du Simplon.
C'est au retour de Domodossola seulement, quand le Parquet fédéral, la police italienne, la gendarmerie, le commandant des troupes eurent dûment constaté que ni la *Feuille d'avis*, ni la *Revue*, ni le *Conteur* n'avaient porté une main régicide sur la personne du souverain, c'est alors seulement que les C.-F.-F. consentirent à les ramener dans leurs pénates, sans leur faire payer le déclassement de IIIme en IIme. Mais nous avons vu le moment où l'on allait nous laisser dans l'exil, autour d'une minestre ou d'un plat de risotto. V. F.

Un sans-souci. — On parlait voyages et découvertes.
— Pardon, fit naïvement un jeune homme, est-ce dans son premier voyage que Cook a péri ?
— Je crois qu'oui, répondit quelqu'un, mais il ne s'en inquiéta guère et entreprit presque aussitôt son second voyage autour du monde.

Quauquè z'histoire de soûlon.

ALA derrâire abbayi de Sèrion, âo bin de Mézîre (sè pe rein âo justo), Djan dau Coumon ein avâi prâi onna fèdèrâla dau diabllio. L'arâi quasu étâi lo râi de l'abbayi se lè cibe l'avant ètâ messe iô allâvant sè bâlle et l'avâi cein arrosâ fermo. Assebin quand sè met à modâ po l'ottô, la tserrâire sè trovâve trâo ètrâite, mon Djan la mèsourâve de drâite, de gautse, quemet on jomètre ; fasâi quie onna jografie de la mètsance : eimbransîve onna bouenna, et pu sè relèvâve po sè rebattâ su onn'autra, tant qu'à que l'arreve on bocon d'avau de sa carrâïe, dè coûte on rio iô ma fâi lâi, va tsesi dedein, lè quatro fè ein l'air. Son volet que l'avâi vu sè rebedoulâ, l'arreve adan âo dissime galop po l'aidhî à sè saillî de cllia regalle.
— Laisse-mè, que lâi fa adan Djan dau Coumon, lo maître pâo dremi iô vâo.

* * *

On autro soûlon sè trovâve on coup dein lo mîmo état que Djan dau Coumon lo dzo de l'abbayi. Ma dau bounheu por lî que, tandu que crâisîve lè tsambe decé, delé, l'avâi reincontrâ dou de sè camerardo que l'eimpougnant tsacon pè on bré et pu... route tant qu'à l'ottô. Lè dou collégue lo mînant dein son pâîlo que l'îre âo coutset dâi z'égrâ et pu ie fant état de s'ein allâ, ora que l'autro ètâi reduit. Quand l'è que lè vâi parti, vaitcé mon soûlon que sè vîre contre leu et lau dit dinse :
— Ora, vo n'âi pe rein fauta de mè, vo voliâi prâo allâ solet !

* * *

Beliou de pè Tsavornâ n'ètâi bon âo mondo que po bâre. Etâi pas on mecheint hommo : ma qu'on lâi payâi on déci (on canon quemet desâi), on pouâve fére tot cein qu'on voliâve avoué lî ; on pouâve lâi djûve dâi crouïo tor, lo mourgâ, cein lâi montâve atant que ma choqua.
On coup ètâi z'u po sè dessâiti on bocon. Lâi avâi pardieu bin bu mâ quand l'a falliu payi, Beliou, que l'avâi sa borsa que l'ètâi asse vouâisuva qu'onna pètubya de caïon, ye dit âo carbatié que lâi bâillerâi on à conto lo premi coup que repasserâi perquie. Ma fâi, cein n'ètâi pas de l'idée âo carbatié que t'eimpougne mon Beliou pè on bré, tè lâi fo on coup de pî âo tiu et tè l'einvouye dècheindre lè z'égrâ quatro pè quatro. Faillâi vère cllia dèrupitâïe : se lâi avâi pas z'u la terra, crâïo que sè sarâi jamé arretâ... rrau... à te que lo ètert lo mor dein la puffa. Beliou sè relâive tant bin que mau et brâme âo carbatié ein s'ein alleint :
— Grand maci bin ; voliâve tot parâi dècheindre !
MARC à LOUIS.

A bonne adresse. — Un plaideur règle à son avocat une note d'honoraires, qu'il trouve singulièrement épicée.
— Sapristi ! comme tout est cher, aujourd'hui.
— A qui le dites-vous !
— A vous, parbleu !

Trois pour deux sous. — Un père, accompagné de ses trois enfants, s'arrête devant une bascule automatique.
Les bambins, qui désirent se peser, demandent chacun 10 centimes à leur père.
— Trente centimes, jamais ! Montez tous les trois sur la bascule et ne bougez pas.
Il jette deux sous dans la machine, qui marque 82 k. ½. Le père inscrit le poids sur son calepin.
— Descends doucement, Ernest, dit-il à l'un des enfants. Bon ! La balance ne marque plus que 48 k. ½, donc tu pèses 34 k.
— Maintenant, à toi de descendre, Paul. Il reste 21 k. donc tu pèses 27 k. ½.
— Quant à toi, Octave, tu pèses donc 21 k. Descends aussi. Et vous voyez, mes chéris, qu'il ne m'en a coûté que deux sous.

Gâteau de circonstance.

Pour le gâteau de Milan, prenez cent cinquante grammes de belle farine, autant de sucre en poudre et autant de beurre extra-frais, que vous pétrissez un peu pour l'adoucir. Cela étant fait, ajoutez-y la moitié d'un zeste de citron, soit l'écorce jaune, hachée ou râpée très finement, un soupçon de sel et trois jaunes d'œufs. Pétrissez vivement le tout ensemble pour en obtenir une pâte un peu ferme, lisse et compacte.
Ensuite étendez cette préparation avec le rouleau à pâtisserie, en lui donnant l'épaisseur de deux pièces de cinq francs, puis formez-en plusieurs petits ronds coupés à l'aide d'un verre ordinaire ou, de préférence, avec des moules en fer-blanc festonné.
Placez ces petits gâteaux sur une plaque à pâtisserie ou une feuille de papier beurrée ; dorez-les avec un œuf ou du lait et faites-les cuire pendant une demi-heure, dans un four médiocre.
Le gâteau de Milan est une pâtisserie relativement peu coûteuse, facile à confectionner, qui se conserve longtemps fraîche et forme un dessert très apprécié, même avec le thé.

Quelle imprudence ! — Un condamné à mort monte d'un pas ferme les degrés de l'échafaud.
Tout à coup, il se retourne et se met à injurier les gendarmes.
— Taisez-vous donc, lui fait un de ceux-ci, vous allez encore aggraver votre position !

Oh oui ! — Un jeune fat, dont le crâne dénudé atteste l'existence agitée, entre chez son coiffeur.
— Dites donc, demande-t-il, comment va-t-on porter les cheveux cet été ?
— Toujours sur la tête, répond étourdiment le coiffeur ; puis se ravisant : mais, à dire vrai, c'est devenu bien commun.

OPÉRA. — Les quatre représentations de cette semaine eurent un grand succès. Lundi, c'était *Lakmé ;* mardi, *Mignon ;* mercredi et vendredi, *Carmen.* Voilà donc la saison terminée. Le bon souvenir qu'on en gardera est malheureusement assombri par le deuil sincère qu'a causé en ville la mort de M. Darcourt. Qui va succéder à ce directeur si habile, si consciencieux, si sympathique à tous, dont chaque automne, depuis sept ans, on saluait joyeusement le retour ?

*

VARIÉTÉS. Le Théâtre ferme ; le Kursaal nous reste. Ce n'est point tout à fait la même chose, le genre est bien différent ; mais le soin qu'apporte la direction dans le choix des artistes et des attractions, dans la mise en scène, enfin dans la composition des programmes, assure des spectacles toujours intéressants et variés. Chaque vendredi, le menu est renouvelé. Veuillez tourner la page, chers lecteurs, et vous verrez que, cette semaine, le menu est pour satisfaire les plus exigeants.

C'est un ami toujours fidèle
de l'estomac et des nerfs que le café de malt Kathreiner. Il n'excite pas, il n'irrite pas et est toujours également savoureux et salutaire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.